XII.

PROVINCE DE HAINAUT.

Tournai. — Son histoire. — Ses monuments religieux et civils. — Ses établissements d'instruction publique. — Ath. — Enghien. — Soignies, etc. — Mons et ses environs. — Vallée de la Sambre.

Le chemin de fer relie par deux points le Hainaut aux autres fractions du royaume; dans la partie occidentale de cette province, la section de Gand à Lille jette un embranchement vers Tournai; dans sa partie centrale, la ligne principale du midi conduit à Mons et à Quiévrain, après s'être fractionnée pour atteindre Charleroi et Namur. For-

mée du Tournaisis, de la partie septentrionale de l'ancien comté de Hainaut, et de quelques fragments du duché de Brabant, du Namurois et de l'évêché de Liége, la province à laquelle nous sommes arrivés, et que les Français avaient baptisée du nom de département de Jemmapes, en mémoire d'une de leurs victoires, est une des plus riches et des plus populeuses de la Belgique. Elle forme en quelque sorte le point de jonction entre les immenses plaines de la Flandre et le sol accidenté de l'Ardenne ; à mesure qu'on s'avance vers la Sambre, le sol y devient de plus en plus montueux. Les productions naturelles y sont très-variées. L'arrondissement de Tournai est le plus fertile et le plus avancé sous le rapport de l'agriculture ; dans quelques localités, la terre végétale y atteint une profondeur de dix-huit pouces ; par contre on n'y trouve guère d'autres exploitations de produits organiques que des carrières. L'arrondissement de Mons est en partie aussi bien cultivé que le précédent ; en d'autres endroits le terroir y est moins productif, mais fournit en abondance ici de la houille, là des pierres de taille. Enfin, dans l'arrondissement de Charleroi, le sol, formé de sable, mêlé de pierres et d'argile, est en général peu favorable à la culture ; mais du moins il offre en grande quantité des houillères, des gîtes de minerai de fer, des carrières de pierre, de marbre, etc.

Au contraire de la Flandre, du Brabant et du pays de Liége, qui citent leurs vieilles et fières communes comme leurs plus beaux titres de gloire, le Hainaut, où la féodalité s'est toujours conservée vivace et puissante, s'enorgueillit de sa redoutable chevalerie. Nul pays n'a produit de plus rudes jouteurs, de plus intrépides combattants. A toutes les pages de notre histoire, on rencontre quelques-uns de

ces noms d'une célébrité européenne ; les Ligne, les Arenberg, les Croy, les Trazegnies, les Lalaing, les Chimay, familles encore debout après tant de siècles d'existence ; sans parler de celles aujourd'hui éteintes, comme les Enghien, les Avesnes, etc. Combien de nobles preux, sortis du Hainaut, ont brillé dans les croisades, combattu au moyen âge pour les rois de France ou d'Angleterre, versé leur sang pour les ducs de Bourgogne et leurs successeurs aux Pays-Bas. C'étaient encore de dignes enfants de cette contrée que Dumont, comte de Gages, Clerfayt, et le marquis de Chasteler, qui disputa le Tyrol aux armées de Napoléon.

Les premiers habitants du Hainaut avaient déjà en partage cet esprit belliqueux, qui caractérise encore leurs descendants. Il suffit de nommer les Nerviens, dont César fait un si brillant éloge. Plus tard les Francs succédèrent à cette tribu vaillante, et ils donnèrent à un des comtés de leur empire le nom de la Haine, une des rivières qui l'arrosaient. L'histoire du comté de Hainaut n'est pas, comme celle de la Flandre, une longue suite de guerres civiles, mais elle offre un enchaînement de luttes contre les états voisins.

Le premier des comtes héréditaires du Hainaut dont l'histoire fasse mention est le valeureux René, surnommé au Long Col, qui possédait de grands domaines dans le pays entre l'Escaut et la Meuse et qui obtint vers 915, du roi Charles le Simple, la dignité de duc bénéficiaire de la Lotharingie. Son second fils, appelé aussi René, hérita du comté de Mons ; mais René III et ses enfants René IV et Lambert (ce dernier devint la tige des comtes de Louvain, plus tard ducs de Brabant) furent plusieurs fois chassés du pays, à cause de leur turbulence, et ne conservèrent leur patrimoine qu'après de longs combats (960-986). Le mariage de

Richilde, fille du comte René V, avec Baudouin de Lille, amena la réunion momentanée de la Flandre et du Hainaut; mais le différend qui s'éleva, quelques années après, entre la comtesse et son beau-frère Robert le Frison, eut pour la première de tristes résultats. Chassée de la Flandre et vaincue à Cassel, elle acheta le secours de l'évêque de Liége, en se déclarant vassale de son église. Cette humiliation ne lui fut d'aucun secours ; une seconde défaite la contraignit à signer une paix désastreuse.

Quelques-uns de ses successeurs se distinguèrent par leurs qualités, entre autres Baudouin V, qui se rendit célèbre par ses victoires sur les ducs de Brabant et de Limbourg et sur les comtes de Namur. Ce prince entra en possession de la Flandre par son mariage avec Marguerite d'Alsace. Après la mort de sa petite-fille, Marguerite de Constantinople (1279), les états qu'il avait gouvernés furent de nouveau séparés, et le Hainaut tomba en partage à Jean, petit-fils de Marguerite et de Bouchard d'Avesnes. La nouvelle dynastie eut des commencements glorieux et prospères ; la Hollande, la Zélande et la Frise échurent en héritage au comte Jean (1299), et son fils Guillaume Ier eut un règne long et paisible.

Malheureusement, quelques années après la mort de celui-ci, la race des d'Avesnes s'éteignit en la personne du comte Guillaume II, mort dans une invasion en Frise en 1345. Marguerite, sa sœur, était mariée à l'empereur Louis de Bavière. La lignée princière appelée à gouverner le Hainaut, la Hollande, la Zélande, la Frise, n'eut qu'une existence déplorable. Marguerite et son fils aîné, Guillaume III, se disputèrent le pouvoir avec un acharnement coupable ; Guillaume, l'auteur de cette guerre impie, perdit la raison

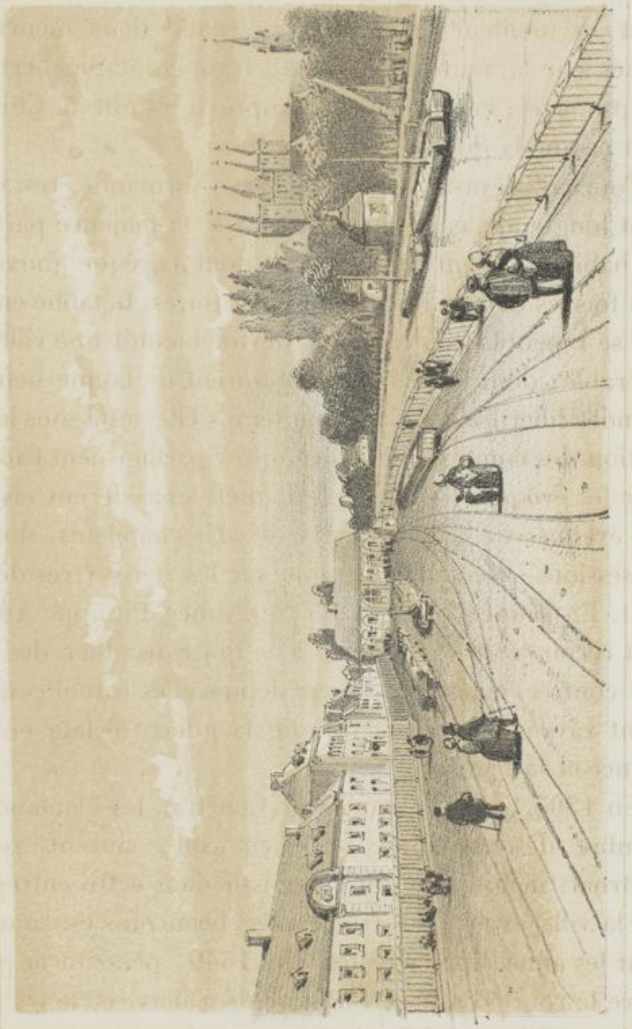
dans les premières années de son règne et passa trente années dans l'isolement ; son frère Albert vit sa cour déchirée pas des dissensions domestiques ; enfin Jacqueline, petite-fille d'Albert, termina dans la retraite une vie agitée. Unie au faible duc de Brabant Jean IV, qui la délaissait pour ses maîtresses et d'indignes favoris, dépouillée d'une partie de son patrimoine par son oncle, le fameux évêque de Liége, Jean de Bavière, surnommé Sans Pitié, elle crut trouver un défenseur dans Humfroid, duc de Glocester, et contracta avec lui une union coupable. Mal secondée par lui, elle ne put, malgré son intrépidité, défendre le Hainaut contre les armées de Jean IV, ni disputer longtemps la Hollande à Philippe le Bon, duc de Bourgogne et comte de Flandre (1438). Ce dernier s'enrichit de ses dépouilles et les transmit à ses descendants. Outre la province belge qui porte le nom de Hainaut, le comté comprenait Valenciennes, Maubeuge, Avesnes, Landrecies et le Quesnoy, villes réunies à la France sous le règne de Louis XIV. Tournai et le Tournaisis ont toujours formé un territoire distinct.

Tournai (26,400 hab.), la première des villes du Hainaut en importance, en population, en activité industrielle, mais la seconde seulement dans l'ordre administratif, est la plus ancienne des cités de la Belgique. Déjà avant que Jules César eût soumis nos ancêtres, elle avait des rois ou chefs, comme : Auscro, Dubno, Donnus, dont quelques monnaies gauloises ont conservé le souvenir. Elle devint plus tard une cité romaine dont le roi des Francs, Clodion, vint s'emparer vers l'année 430. Lui et ses successeurs, Mérovée, Childéric, y eurent leur résidence, et Clovis y séjourna jusqu'au temps où il adopta pour lieux de demeure ha-

bituels Soissons et Paris, après qu'il eut conquis la Gaule, depuis la Somme jusques aux Pyrénées. En 575, le roi Chilpéric y fut assiégé par son frère Sigebert, et la ville était au moment de se rendre, quand deux meurtriers, armés par la reine Brunehaut, frappèrent Sigebert d'un coup mortel ; cet événement imprévu rendit à Chilpéric tout ce que la guerre lui avait enlevé.

Tournai, dévastée en 882 par les Normands, resta pendant longtemps entièrement déserte, la majeure partie de ses habitants ayant fui à Noyon, dont l'évêque gouvernait à la fois les deux villes et leurs territoires. Rétablie en 912, elle se repeupla, s'agrandit et devint bientôt une ville considérable, dont les habitants obtinrent de bonne heure de grandes libertés. Pendant longtemps elle resta sous la protection des comtes de Flandre, qui y partageaient l'autorité avec les évêques de Noyon (auxquels succédèrent en 1147 des évêques de Tournai), et avec des châtelains, dont les possessions s'étendaient au loin sur les deux rives de l'Escaut. En l'année 1187, le roi de France Philippe Auguste y fit reconnaître son autorité, ce qui causa bien des maux aux contrées avoisinantes, car depuis elles furent constamment ravagées chaque fois que la guerre éclata entre la France et la Flandre.

En 1303, après la bataille de Courtrai, les Flamands, au nombre de cinquante mille environ, vinrent assiéger Tournai ; mais ils ne purent réussir dans cette entreprise, car la ville avait été fortifiée avec beaucoup de soin pendant les années précédentes. En 1340, pendant la guerre entre le roi de France, Philippe de Valois, et le roi d'Angleterre, Édouard III, elle fut entourée par une armée formidable, que quelques auteurs font monter à cent mille



hommes et dans laquelle on voyait réunis des Anglais, des Flamands que commandait le fameux Jacques d'Artevelde, des Brabançons, des Hennuyers et des Allemands. Les assiégeants dirigèrent contre elle de rudes attaques, mais sans parvenir à vaincre ni à décourager la nombreuse garnison chargée de sa défense. Le duc de Brabant Jean III s'honora, dans cette occasion, par un acte de générosité; il recueillit et fit conduire à Arras les malheureux que l'on chassait de Tournai, afin d'y diminuer le nombre des bouches inutiles, et qui, sans lui, auraient péri de faim et de misère. Pendant les différends entre les rois de France et les ducs de Bourgogne, les Tournaisiens, attachés aux premiers, mais entourés de provinces ennemies, eurent de longues traverses à essuyer. Ils s'honorèrent surtout par leur fidélité constante à Charles VII, que les Anglais et les Bourguignons avaient dépouillé de la plus grande partie de ses états. En récompense de leurs services, ils obtinrent des priviléges honorables. Ainsi c'était à eux qu'était confiée la garde de la personne royale, quand l'armée était en campagne; ils étaient regardés comme *familiers de l'hôtel,* et, comme nobles, exempts du droit du nouvel acquêt. En 1477, le roi Louis XI leur envoya des troupes, qui causèrent de grands dommages à la Flandre et au Hainaut et attirèrent sur le Tournaisis des maux équivalents.

Au commencement du XVI^e^ siècle, Tournai fut séparée du pays dont elle faisait partie depuis plus de mille ans. Le roi d'Angleterre Henri VIII s'en était emparé en 1513, y avait fait construire un château, et l'avait rendue à François I^er^ en 1517; en 1521, elle fut conquise par Charles-Quint et lui resta en vertu du traité de Madrid. Pendant les troubles de religion, en 1566, de graves désordres eurent

lieu à Tournai ; les calvinistes chassèrent l'évêque, le clergé et les religieux, et pillèrent toutes les églises. En 1581, la ville fut attaquée par le prince de Parme et vigoureusement défendue par la princesse d'Épinoy, née Lalaing, qui, l'épée à la main, animait les assiégés par ses discours et son exemple, et qui fut blessée au bras en repoussant un assaut. Cette héroïne ne consentit à capituler qu'après avoir perdu les trois quarts de ses soldats. Plus de quatre-vingts années s'étaient écoulées depuis ce siége mémorable, quand Louis XIV vint, en 1667, s'emparer de Tournai, qui lui fut laissée par le traité d'Aix-la-Chapelle, en 1668. Le grand roi ordonna d'immenses travaux d'embellissements et de défense ; la ville avait pris un nouvel aspect, quand elle fut reconquise par les alliés en 1709, et annexée de nouveau aux Pays-Bas catholiques, devenus une province autrichienne. Les seuls événements mémorables qu'elle ait vus depuis sont le siége de 1745 et la bataille livrée près de ses murs en 1794. Ces épisodes de l'histoire nationale furent tous deux suivis de l'entrée des Français.

Malgré les vicissitudes politiques auxquelles elle a si souvent été soumise, Tournai a conservé quelque splendeur. La fabrique de tapis de MM. Schumacher, Overman et compagnie, jouit d'une grande célébrité ; la fabrication de la bonneterie occupe un grand nombre d'ouvriers dans la ville et son arrondissement ; les environs de Tournai sont fertiles et produisent des fruits d'une qualité excellente. La chaux, tirée de carrières voisines, alimente un commerce étendu ; sa fabrication occupe plusieurs milliers d'ouvriers, et elle s'exporte en France et en Hollande. Les rues de Tournai sont généralement larges, droites, bordées de beaux bâtiments. Les quais, en pierres de taille, con-

LE PORTAIL DE LA CATHEDRALE DE TOURNAI

struits par ordre de Louis XIV, forment un coup d'œil imposant. Quand on entre dans Tournai par le chemin de fer, ils se prolongent devant vous le long de l'Escaut, ornés de belles maisons, animés par la présence de nombreux bateaux et dominés par la hauteur qui s'élève à l'ouest et sur laquelle on aperçoit la masse imposante de la cathédrale.

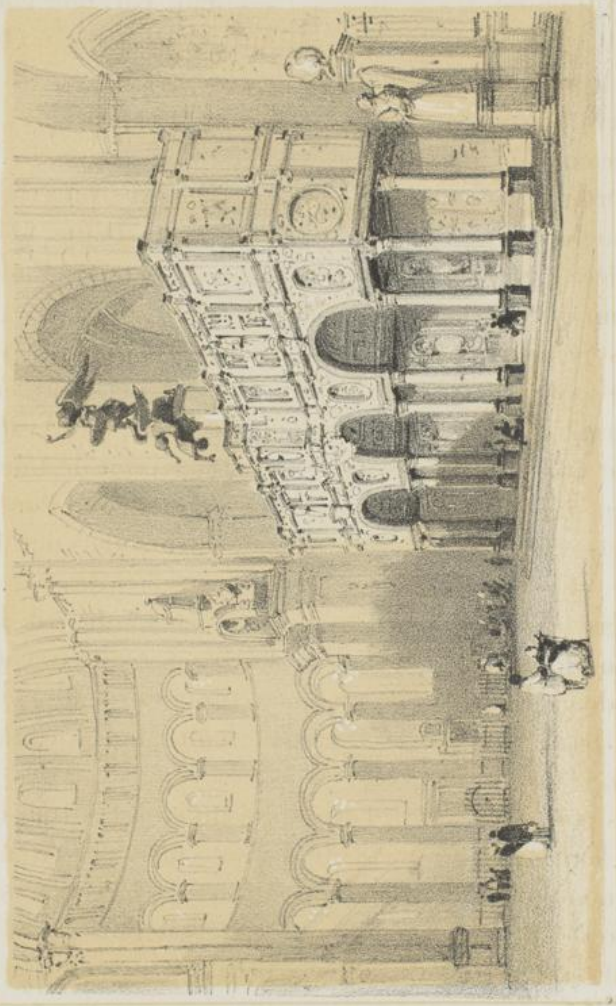
De toutes les églises de la Belgique, il n'en est pas de plus remarquable, sous le triple rapport de l'antiquité, de l'ornementation et des souvenirs, que la vieille Notre-Dame de Tournai, dont l'origine remonte au temps des Romains, à l'époque de la prédication de saint Piat. Les traditions disent qu'elle existait déjà quand saint Éleuthère vint prêcher la foi chrétienne dans la résidence de Clovis, et, s'il faut y ajouter foi, le terrain où elle s'élève est un don d'Hirenée, aïeul de ce saint apôtre de l'Évangile, et disciple de saint Piat.

Cet édifice rappelle en partie le style roman, en partie le style ogival. Le chœur, construit longtemps après la nef et la travée, a été commencé en 1110 et sa voûte en 1242. Par sa grandeur et son élévation, qui n'a pas moins de 100 pieds, par sa hardiesse et son élégance, par la légèreté effrayante de ses colonnes, ce chœur peut être mis en parallèle avec ce que la Belgique possède de mieux ; on est occupé actuellement à restaurer cette partie de l'édifice, qui a grand besoin de réparations, et on se propose de rouvrir la colonnade du chœur, qui a été maçonnée dans le siècle dernier. Il est à regretter que ses belles verrières aient été trop mutilées pour qu'il soit possible de les rétablir. La partie primitive de la cathédrale, c'est-à-dire la nef et la travée, qui paraissent avoir été bâties au XI^e^ siècle, offrent des beautés d'un autre ordre. C'est le

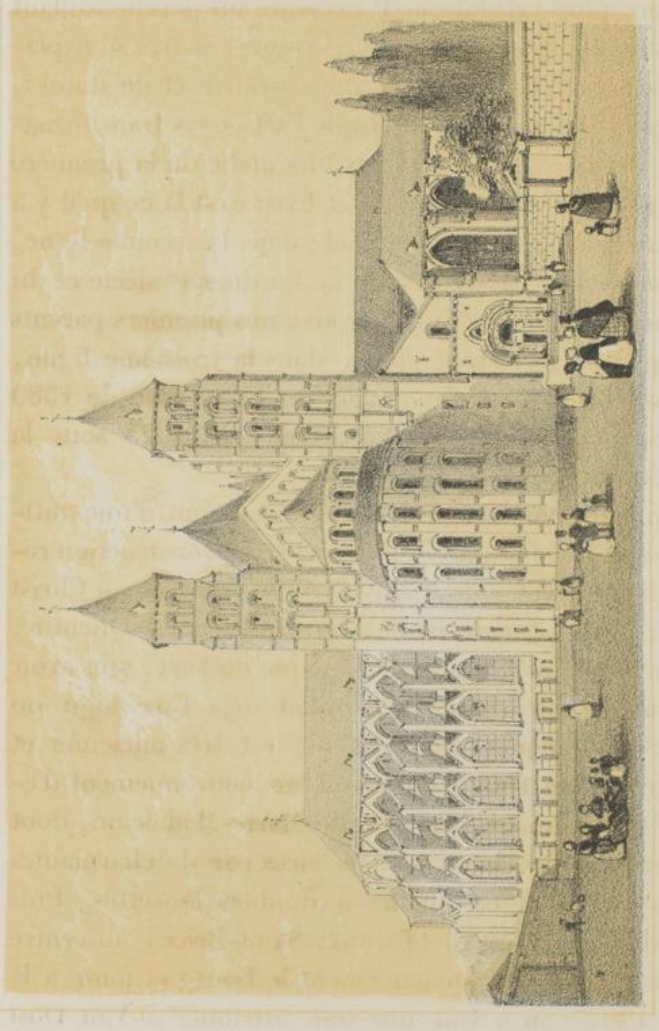
style chrétien primordial dans toute sa majesté et dans toute sa splendeur. Le croisillon, dont les dimensions sont colossales, se termine en deux absides circulaires ; sa partie centrale est surmontée à l'intérieur par une coupole de 140 à 150 pieds de haut, et à l'extérieur, par cinq tours, l'une ayant la forme d'un dôme, les quatre autres plus élancées. La nef n'a qu'une voûte cintrée, en brique, substituée en 1777 à l'ancienne voûte en bois. Ses collatéraux supportent une galerie ou église supérieure ; près de celui de gauche est l'église paroissiale de Notre-Dame, dont la première pierre fut posée en 1516 par le sieur de Montoye, au nom du roi Henri VIII d'Angleterre.

Les principaux objets d'art qu'on remarque à Notre-Dame sont : une toile attribuée à Rubens et représentant le Purgatoire, un Crucifiement de Jordaens, une Visitation et une Adoration des Bergers, que l'on croit de Lucas de Leyde, une Résurrection de Lazare par Pierre Pourbus, la châsse en vermeil renfermant les restes de saint Éleuthère ; et parmi les sculptures : le mausolée des évêques, derrière le maître autel ; les enfants de la tombe de l'évêque Villain ; le jubé qui ferme le chœur, construit en 1566 et orné de gracieux bas-reliefs que sculpta Corneille Floris et d'un beau groupe de Lecreux, saint Michel terrassant Satan.

Les portes placées à l'extrémité du croisillon ont beaucoup souffert des injures du temps, mais elles n'en sont pas moins d'un haut intérêt. A la porte méridionale, on remarque des sculptures, dont il n'est plus possible de déchiffrer le sujet ; à la porte septentrionale, on voit trois bas-reliefs représentant Jésus-Christ parmi les apôtres, saint Pierre frappant Malchus et le Reniement de saint



LE JUBÉ DE LA CATHÉDRALE DE TOURNAI.



CATHÉDRALE DE TOURNAI (CÔTÉ DU NORD)

Pierre. A côté des colonnes, sur les jambages, se trouve représenté un combat; le travail en est très-remarquable, car il rappelle le faire des ouvrages byzantins en métal qui se trouvent à Saint-Marc, à Venise. Le grand portail mérite encore plus l'attention. Il présente un porche saillant et couvert, composé de neuf arcs; sous ces arcs sont placées trois lignes de sculptures, de bas-reliefs et de statues, où l'on peut étudier le caractère de l'art et ses transformations du XIV^e^ siècle au XVII^e^. Dans une niche de la première ligne, on voit Dieu entre Adam et Ève : c'est là ce qu'il y a de plus ancien dans tout ce travail; dans la seconde ligne, qui présente des bas-reliefs de la fin du XIV^e^ siècle et du commencement du XV^e^, on retrouve nos premiers parents dans le paradis terrestre; enfin, dans la troisième ligne, on les voit chassés par l'ange : ici on lit la date de 1589 sous une image de la Vierge et celle de 1625 sous la statue d'un évêque.

Presque toutes les églises de Tournai sont d'une antiquité très-reculée et offrent des parties de construction remarquables. Telles sont : Saint-Piat, où l'on voit un Christ crucifié, dans la manière de Van Dyck; Saint-Quentin, sur le marché, monument de l'époque où l'art, sans avoir abandonné le plein cintre, adoptait déjà l'arc aigu ou ogive; Saint-Jacques, dont la nef est très-ancienne et le chœur de l'an 1365 : on y voit un couronnement d'épines d'Abraham Janssens; Sainte-Marie-Madeleine, dont le croisillon et le chœur sont éclairés par de charmantes fenêtres à triples, et ailleurs à doubles lancettes. Puis dans le quartier à l'est de l'Escaut : Saint-Brice, au centre d'un quartier appelé anciennement le Bourg et joint à la cité en 1202; on y voit une toile attribuée à Van Oost

fils, les Pères de l'Église, placée au maître autel; un autre tableau de ce maître, Dieu le Père et le Saint-Esprit; et une composition de l'école de Rubens, l'Ange précipitant les démons. C'est à Saint-Brice qu'on a trouvé, le 27 mai 1655, le tombeau du roi Childéric Ier, père de Clovis; un grand nombre d'objets antiques étaient renfermés dans cette sépulture, entre autres un anneau d'or orné d'un cachet sur lequel on voyait le portrait de ce prince et ces mots : *Childerici regis*.

Parmi les édifices civils, il en est plusieurs qui méritent d'attirer l'attention. Nous citerons entre autres : la Grand'-Garde, sur la place, jadis halle aux draps ou halle neuve, construite au XVIe siècle; et le beffroi, construction qui date de temps très-reculés, et qui fut brûlée en 1391, puis rebâtie en partie en 1420. Il consiste en une haute tour entourée de cinq contre-forts arrondis. Au sommet était un aigle en cuivre, haut de onze pieds, placé en 1781 et enlevé ensuite par ordre de la république française.

L'hôtel de ville, situé près d'un joli parc servant de promenade publique, était autrefois l'ancien bâtiment du supérieur de l'abbaye de Saint-Martin, fondée au VIIe siècle, détruite par les Normands, et rétablie en 1092. La magnifique église de ce monastère, bâtie en 1671, a été vendue et démolie en 1801, le cloître et le jardin convertis en parc, le quartier abbatial, construit avec goût sur les dessins de Dewez, cédé à la commune qui en a fait le siége de son administration. Dans la nouvelle maison communale, est placé un cabinet de tableaux qui offre plusieurs toiles remarquables et entre autres Louis XIV à cheval, portrait donné par ce prince et exécuté par Lebrun et Vander-

SALLE DES CONCERTS À TOURNAI.

meulen. Une galerie voisine, nouvellement bâtie, renferme un musée d'histoire naturelle, formé en grande partie par les soins de M. Dumortier, membre de la chambre des représentants.

Il y a encore à Tournai une bibliothèque publique bâtie en 1755 par le chapitre de Notre-Dame, et renfermant environ 29,000 volumes, provenant des anciennes collections des communautés religieuses; une salle de concerts, construite en 1823; un athénée, un séminaire, une bonne école des arts et métiers, une école de peinture et de sculpture fondée en 1756, etc. Le palais épiscopal et le tribunal, ancienne salle des états, sont peu remarquables. Parmi les hospices nous citerons : l'hôtel des prêtres émérites, occupant le rez-de-chaussée du bâtiment de la bibliothèque, l'hôpital Notre-Dame, l'hôpital de la Vieillesse et l'hospice des sœurs de la Charité, dit des Incurables.

Citons encore la citadelle, construite une première fois, par ordre de Louis XIV, sur les dessins de Vauban et sous la direction de l'ingénieur Mesgrigny, détruite au siècle dernier et rebâtie il y a une vingtaine d'années. Les belles et vastes casernes de Saint-Jean, des Capucins, des Sept Fontaines, ont été également élevées par les ordres du grand roi. L'écluse dite *des Moulins* et les beaux moulins qui l'avoisinent sont aussi du même temps. L'écluse dite *de Mer*, ou pont des Trous, par laquelle l'Escaut sort de la ville, est un monument plus ancien et plus imposant, malgré son aspect délabré. Ses arches et ses tourelles à demi ruinées lui donnent un aspect monumental.

Tournai est située au milieu d'un pays peuplé et fertile. Dans ses environs on remarque les châteaux de *Froyennes, Rumillies, Obigies*. A Kain se trouve une source d'eau fer-

rugineuse appelée *du Saulchoit, Fontaine de Madame* ou *Fontaine Saint-Bernard,* et un peu plus loin commence *le Mont de la Trinité* ou *Mont Saint-Aubert.* Au sommet de cette hauteur, qui s'élève dans un pays assez uni, est situé le village du même nom. Le versant méridional est entièrement cultivé, mais le côté opposé n'offre que des bois. La partie supérieure est très-escarpée.

Sur les bords de l'Escaut, vers la France, on rencontre *Antoing* (2,100 h.), ancienne seigneurie de la famille de Melun et ensuite des Ligne. Il reste de son château une tour haute et massive, à plusieurs étages et au sommet défendu par des mâchicoulis. La hauteur sur laquelle elle est bâtie domine la plaine de *Fontenoy,* où les troupes françaises, commandées par le maréchal de Saxe et animées par la présence du roi Louis XV, défirent complétement l'armée anglaise, hollandaise et autrichienne, conduite par le duc de Cumberland, le prince de Waldeck et le comte Konigsegg (11 mai 1745). Sur l'autre rive du fleuve, entre Hollain et Bleharies, est le monument appelé *Pierre Brunehault,* bloc de grès informe, haut de quinze pieds environ, large de dix et épais de deux. Les habitants de Hollain y voient un souvenir d'une victoire remportée par leurs aïeux sur les Hérules; d'autres, avec plus de raison, l'attribuent aux Belges primitifs. Non loin de là sont le château de *Lannoy,* la belle propriété de *Rongy,* à M. le baron de Roisin, et le château *Duchâtel,* au milieu de vastes bois.

Les environs de Mons étaient déjà mis en communication avec l'Escaut par la rivière la Haine et par le canal de Condé, commencé en 1807, quand le gouvernement hollandais ordonna la construction de la voie navigable de

Pommerœul à Antoing, projetée sous le gouvernement autrichien, et achevée en 1826, après trois années de travaux. Sur ses bords sont situés le vieux manoir de *Calenelle,* le château de *Maisnil,* la villa et le domaine d'*Arondeau,* le village de *Blaton,* et *Pommerœul,* où se réunissent les canaux d'Antoing et de Condé, au milieu de grandes prairies.

Le bourg du *Peruwelz* (7,350 hab.), à peu de distance de Blaton, est animé par de nombreuses fabriques de bonneterie, de cotonnettes, de tabac, des tanneries, des teintureries, des brasseries, etc. Dans le voisinage et sur une hauteur, on voit la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, où se rendent chaque année de nombreux pèlerins, et au milieu de la forêt de Condé, sur le territoire français, se trouve le beau château appelé l'Ermitage, appartenant au duc de Croy.

Le premier lieu important sur la route de Tournai à Bruxelles est *Leuze,* anciennement *Lutosa* (5,800 hab.), ville riante, bien bâtie, et dont l'industrie a fait des progrès immenses depuis 40 ans. Les fabriques de bonneterie et les teintureries en bleu sont les principaux éléments de son activité. L'église Saint-Pierre, bâtie de 1741 à 1745, est le plus important de ses édifices. Le 18 octobre 1691, la cavalerie française vainquit près de cette bourgade la cavalerie alliée. Plus loin on rencontre *Ligne,* premier domaine de la famille princière de ce nom, si riche en hommes distingués.

Les origines de la ville d'*Ath* et de ses premiers maîtres sont très-obscures et dénaturées par des fables. Quelques-uns lui donnent pour fondateur Attila, ce farouche conquérant qui disait « que l'herbe ne repoussait plus là où

son cheval avait passé; » à coup sûr, ce n'était pas des villes qu'il laissait pour souvenirs aux pays que dévastaient ses armées. Quelques-uns substituent à Attila son vainqueur Aëtius, mais leur opinion n'a d'autres fondements qu'une vague ressemblance de mots. En 1148, Gilles de Trasignies, au moment de partir pour la croisade, vendit Ath, partie du patrimoine de ses ancêtres, à Baudouin IV, comte de Hainaut, qui y fit bâtir un château, construire des remparts, paver les rues, réparer l'antique tour de *Burbant* qui, après avoir traversé tant de siècles, a été démolie depuis peu. Ath obtint de son nouveau seigneur un marché franc tenu le jeudi de chaque semaine, et, favorisée par ses nouveaux maîtres, grandit rapidement en importance, en population, en étendue. Prise par les Français en 1667, elle fut fortifiée sous la direction de Vauban, qui y éleva trois nouvelles portes chargées d'inscriptions en l'honneur de Louis XIV. Elle fut bombardée et prise une seconde fois par les Français en 1697, conquise par les alliées en 1706 et assiégée de nouveau en 1745 par les troupes de France, qui la démantelèrent l'année suivante. Le roi des Pays-Bas en a fait rétablir les fortifications d'après un nouveau plan.

Ath (8,730 hab.) est aujourd'hui une place de guerre de premier ordre, qui renferme des casernes à l'épreuve de la bombe et un spacieux arsenal. On y remarque : l'hôtel de ville, bâti vers 1600, et l'église Saint-Julien, qui fut brûlée par la foudre il y a vingt-cinq ans environ, et dont la construction est moderne, sauf le chevet du chœur, le portail et la tour. Celle-ci, haute, carrée, placée en tête de la nef, était autrefois surmontée d'une flèche de 150 pieds d'élévation. On voit encore à Ath un collége renommé, dont l'existence remonte au commencement du xv^{e} siècle, plu-

CHATEAU DE BEL OEIL PRÈS D'ATH.

sieurs hospices, une salle de spectacle. Ath, où l'on fabrique beaucoup de toiles de lin, est située sur la Dendre, qui y devient navigable. Dans cette ville est né le missionnaire Louis Hennepin (m. 1701), auquel on doit la découverte du Mississipi, le plus grand fleuve du globe.

Aux environs sont : *Brugelette*, où il y a un séminaire, autrefois abbaye de femmes ; *Cambron*, dont l'antique abbaye de l'ordre de Cîteaux est remplacée aujourd'hui par le château et le haras de M. le comte Duval de Beaulieu ; *Gages*, ancien patrimoine du brave Dumont, comte de Gages, né à Mons en 1698, chevalier de la Toison d'or, capitaine général des armées du roi d'Espagne, vice-roi de Navarre, mort en 1753 à Pampelune où le roi d'Espagne, Charles III, lui fit élever une honorable sépulture ; *Meslin l'Évêque*, remarquable par sa magnanerie ou établissement pour la culture du mûrier et l'élève des vers à soie, fondée par le gouvernement en 1826, et aliénée depuis peu ; *Chièvres*, jadis *Cervia* (3,055 hab.). Cette dernière localité, où le roi Charles le Chauve a fait battre monnaie en 877, a longtemps appartenu aux Croy et aux Egmont. L'église renferme de somptueux mausolées, et entre autres celui de Guillaume de Croy, marquis de Renty, mort en 1565. Le château et l'hôtel de ville sont situés sur la place, qui est d'une grande étendue.

Vers le sud, le voyageur doit visiter *Belœil*, dont la célébrité est européenne, et où réside d'ordinaire le chef de l'antique race des Ligne, le petit-fils du spirituel feld-maréchal, le descendant en ligne directe, de mâle en mâle, des fidèles compagnons d'armes des comtes de Hainaut. Le château se compose d'un vaste bâtiment carré, orné de quatre tours, entouré d'eau, de deux ailes fort étendues, détachées

du corps de logis, et de deux pavillons à l'entrée de la première cour. Il renferme une précieuse collection de portraits de famille, des tableaux des écoles italienne, flamande, espagnole, des sculptures, des antiquités, des manuscrits, une riche bibliothèque d'imprimés. Mais ce qui fait la gloire de Belœil, ce qui y attire les étrangers, c'est son magnifique parc, planté sur les dessins de Lenôtre en 1711, décrit par le feld-maréchal, heureux possesseur de ce beau domaine, et chanté par Delille. Comment décrire cette forêt, si variée et cependant si régulière, ces allées qui se prolongent à l'infini et qui, au sortir du bois, continuent à travers la plaine? Et ces longues files d'étangs, ces pavillons à moitié cachés sous d'épais ombrages, ces ruines simulées, ces sites ravissants? Il faut visiter ces lieux pour se faire une juste idée de leurs beautés.

Sur les frontières de la Flandre et du Hainaut, la petite ville de *Lessines* (5,000 hab.) a longtemps été la cause de sanglants démêlés entre les souverains de ces deux comtés, démêlés qui se terminèrent seulement en 1353, après avoir duré un siècle. On remarque dans l'église la balustrade en bois qui ferme le chœur et un tableau représentant le Martyre de saint Pierre. Lessines est le centre d'un commerce actif en pavés, en houille, en huiles, en bois de construction. Aux alentours se trouvent *Flobecq, Wannebecq,* le château de *la Hamaide,* lieu de naissance du comte d'Egmont, celui d'*Anvaing,* à M. le comte de Lannoy, entouré de belles avenues, de bois, d'étangs, d'immenses pelouses.

Sur les confins du Brabant, au milieu de villages qui la reconnaissaient autrefois pour leur capitale, est *Enghien* (3,680 hab.), sur la Marcq, affluent de la Dendre. C'était

anciennement le domaine de barons puissants, qui la transmirent à une branche de la famille de Luxembourg. Françoise de Luxembourg la porta en mariage à François, comte de Vendôme, aïeul du roi de France Henri IV, et celui-ci la vendit en 1607 à Charles de Ligne, prince d'Arenberg, dont les descendants la possèdent encore aujourd'hui. Il ne reste plus de leur château qu'un pavillon, mais on admire encore leur parc emmuraillé qui date de 1712 et comprend plus de 300 bonniers. On y remarque le temple des Sept-Étoiles, dont les quatorze arcades correspondent à un nombre égal d'allées de hêtres et de marronniers, les belles serres construites en 1826, une foule d'autres constructions, d'immenses étangs, des pelouses, des drèves, etc. C'est aux ducs d'Arenberg que la ville d'Enghien doit son collége, fondé en 1622; et l'église des Capucins, plusieurs sépultures qui sont son plus bel ornement. Au sud-est d'Enghien est *Steenkerque*, où le duc de Luxembourg vainquit en 1692 le roi d'Angleterre Guillaume III et ses alliés.

En se rendant de Bruxelles à Mons, au delà d'un tunnel de 500 mètres de longueur traversé par le chemin de fer du midi, on voit la tour de la vieille église de *Braine-le-Comte* (4,400 hab.); cette petite ville, qu'on appelait autrefois Braine-la-Wihotte, prit un nouveau nom quand elle fut achetée du chapitre de Sainte-Waudru à Mons par le comte Baudouin, en 1158. Elle a beaucoup souffert des guerres entre le Hainaut et le Brabant, et fut entre autres complétement saccagée en 1424.

De là on arrive bientôt à *Soignies* (6,540 hab.), qui doit ses commencements à un monastère fondé au VII^e^ siècle par Maldegaire, mari de sainte Waudru, et transformé en cha-

pitre par le duc de Lotharingie, Bruno, archevêque de Cologne, qui fit aussi, en 965, rebâtir l'église dédiée à saint Vincent. C'est un des plus vieux monuments du pays, comme le montrent à la première vue ses étroites fenêtres, ses nefs basses, ses ornements simples. Cette église renferme de belles stalles, qui auraient besoin de réparations. Soignies possède un hôtel de ville, bâti en 1610, et plusieurs établissements de bienfaisance, entre autres un hôpital qui contient 122 lits. Près de Soignies est *Louvignies*, où l'on voit encore une tour qui avait jadis sept étages et qui portait le nom de Tour des Sarrasins.

L'exploitation des carrières de pierres de taille est une source de prospérité pour les environs de Soignies; les plus importantes sont celles de Soignies et d'Écaussines. La pierre qu'on extrait en ce dernier endroit est susceptible d'un beau poli, et on la réduit en tables sur les lieux mêmes au moyen de scies mécaniques; on en emploie une grande quantité dans le pays, et on en exporte beaucoup en Hollande et en France, où on lui donne généralement le nom de granit de Flandre.

Au sud de Soignies, le railway fait une immense courbe vers l'occident pour éviter les hauteurs de Casteau, où l'on trouve quelques bruyères, et atteint *Jurbise*, village sur la route de Mons à Ath, voisin du bourg de *Lens*. Puis, revenant sur ses pas, la voie ferrée sillonne un canton boisé, descend dans la vallée de la Haine, et traversant les fortifications de Mons, vient s'arrêter dans l'arsenal de cette ville.

Mons (23,540 hab.) n'était anciennement qu'un lieu isolé auquel l'établissement d'un campement romain fit donner le nom de *Castri-Locus*, lieu du camp. Sainte Waudru y

MONS.

fonda, vers l'an 650, un monastère qui devint, en 959, un chapitre de chanoinesses. Après les ravages des Normands, la plus puissante famille de la Belgique, celle de René au Long Col, fixa sa résidence à Castri-Locus, appelé depuis Mons, en flamand Bergen, à cause de sa situation sur une éminence. Les comtes de Hainaut la favorisèrent et l'enrichirent de plusieurs institutions utiles. Le comte Jean l'entoura en 1290 d'une nouvelle enceinte, qui a fait place, il y a une vingtaine d'années, aux nouvelles fortifications.

Sous le règne de Jacqueline de Bavière, en 1425, la ville de Mons fut assiégée par une armée considérable de Brabançons et prise malgré les efforts de ses habitants. La princesse, remise entre les mains du duc de Bourgogne, fut conduite à Gand, d'où elle s'échappa quelque temps après. Depuis cette époque, le comté, réuni aux provinces voisines, n'eut plus d'histoire particulière. Pendant les guerres du XVI^e^ siècle, sa capitale fut surprise par le comte Louis de Nassau, alors que la levée des 10^e^ et 20^e^ deniers mécontentait tout le pays (23 mai 1572); le duc d'Albe vint aussitôt l'assiéger et la prit, après avoir fait échouer les tentatives faites par le prince d'Orange et le sire de Genlis, chef des calvinistes français, pour amener la levée du siége (21 septembre 1572). Devenue, depuis les conquêtes de Louis XIV, une des clefs de la Belgique, Mons a été souvent assiégée pendant les deux derniers siècles. En 1680, le maréchal de Luxembourg vint l'investir; mais le traité de Nimègue rendit peu de temps après la paix à l'Europe occidentale. En cette occasion les habitants déployèrent un grand courage, et pour les en récompenser, le roi d'Espagne anoblit toutes les personnes qui com-

posaient cette année le corps municipal. En 1691, Louis XIV assiégea Mons en personne et la prit, malgré la vigoureuse résistance de la garnison et des habitants. Ce n'était plus qu'un amas de cendres et de débris, quand il y entra en vainqueur. Mons a été fortifiée avec le plus grand soin sous le gouvernement hollandais.

Les comtes de Hainaut avaient à Mons un château dont il n'est resté que quelques débris et la tour dite du Beffroi, bâtie en 1662 sur les dessins de Louis Ledoux, élève de François Duquesnoy, et décorée de plusieurs ordres d'architecture. Sa situation au sommet de la hauteur sur le penchant de laquelle Mons est assise, et sa grande élévation, font qu'on l'aperçoit de fort loin.

L'hôtel de ville de Mons est un gracieux monument d'architecture gothique; il a été commencé en 1458 et se compose simplement d'un rez-de-chaussée et d'un étage percé de fenêtres ogivales. La campanille qui surmonte le toit n'a été élevée qu'en 1718.

L'église de Sainte-Waudru, ancien oratoire de la communauté du chapitre noble de ce nom, a été plusieurs fois incendiée et reconstruite. L'édifice qu'on admire de nos jours, et qui est sans contredit une des plus belles œuvres que nous ait laissées l'architecture gothique, a été commencé le 13 mars 1461, et continué pendant le XVI^e^ siècle sous la direction des deux Jean de Thuin, morts, le père en 1556, le fils en 1596. Les voûtes des bas côtés datent de 1525 et de 1527; celles de la nef, de 1580; et la consécration solennelle de l'église eut lieu le 1^er^ mai 1582; mais on n'acheva ni le portail, ni la magnifique tour qui devait s'élever en tête de la nef. Il manquait aussi à cette basilique un perron; il a été décidé, en 1839, qu'on en

bâtirait un, entièrement en pierres bleues ; il est actuellement à peu près terminé.

Sainte-Waudru présente à l'intérieur un coup d'œil imposant ; la hardiesse des arcades, la légèreté des nervures qui, partant du sol, se prolongent jusqu'à la clef des voûtes, l'élégance et le bon goût des ornements, la pureté et la noblesse des proportions de son noble vaisseau, tout y commande l'admiration. Et ce qui contribue puissamment à faire ressortir ses beautés, ce qui ajoute à son caractère religieux et au recueillement qu'elle inspire, c'est qu'on n'y a point, comme dans nos autres églises, enseveli sous une couche épaisse de plâtre et de chaux les profils des pierres bleues, d'une coupe parfaite, dont les parties principales de l'église sont construites. La grande nef et le chœur sont séparés de leurs bas côtés par trente piliers composés de nervures groupées en faisceaux et qui, parvenues à une élévation de 60 pieds, s'épanouissent pour former les arêtes des voûtes. Une galerie en pierre travaillée à jour, d'un dessin riche et varié, règne au-dessus des arcades que soutiennent ces piliers. Quatre-vingt-dix fenêtres en ogive, toutes différentes, éclairent l'église ; celles du chœur sont ornées de superbes vitraux peints.

On voit à Sainte-Waudru une Exaltation de saint François de Paule, par Van Thulden ; une Élévation de la croix, par Abraham Téniers ; un Crucifiement attribué au même peintre ; et une Fuite en Égypte, que l'on croit du Poussin. On y remarque encore quelques autels gothiques d'un dessin très-élégant, de vieux bas-reliefs et le tombeau de la comtesse de Hainaut Alix. Jadis le chœur était séparé de la nef par un jubé magnifique, chef-d'œuvre de l'époque

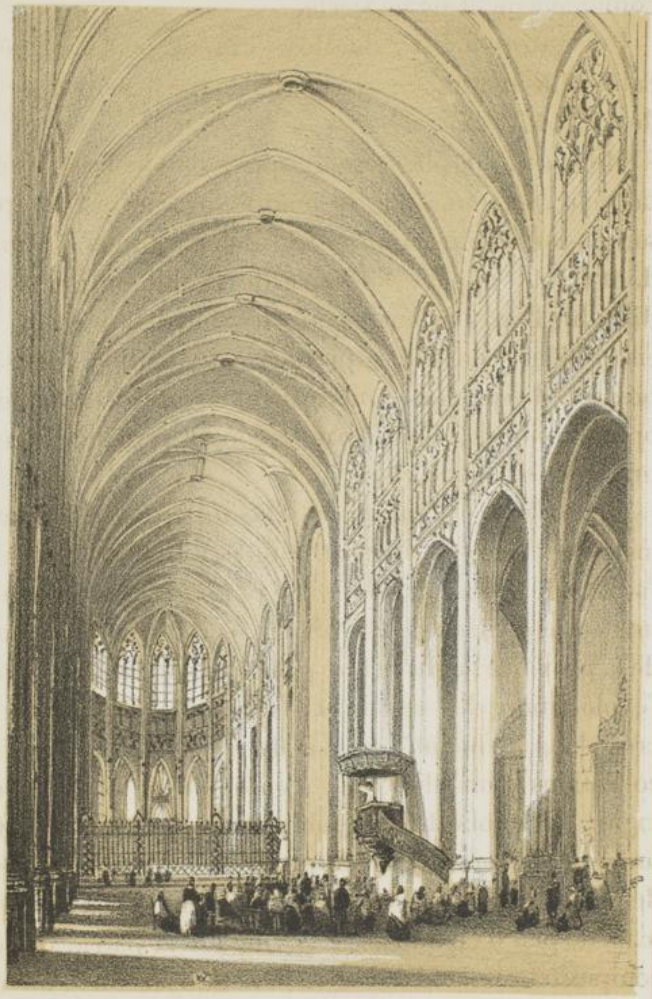
de la renaissance, entièrement construit en marbre, et orné de groupes et de statues en albâtre. Il a été détruit au commencement de ce siècle.

Les autres églises de Mons offrent peu d'intérêt, sauf Sainte-Élisabeth, en partie gothique, en partie refaite de 1722 à 1724.

Mons compte plusieurs hospices de vieillards, un hôpital civil, une maison des incurables, un institut pour les sourds-muets ouvert en 1838, deux maisons des insensés, dont l'une s'appelle l'hospice de Froidmont; une maison dite du Bon Pasteur, pour les filles repenties, fondée en 1717 et rendue à sa première destination en 1839; un hospice d'orphelins, un institut pour le traitement des ophthalmiques, fondé par le conseil provincial en 1836; un dépôt de mendicité.

Il y a encore dans cette ville un tribunal de première instance; un théâtre rebâti en 1841 sur l'emplacement de l'académie des arts et de l'entrepôt des taxes communales; une école provinciale des mines, établie en 1837 aux frais de la province, dans le but principal de faciliter l'étude de l'exploitation des mines et de la métallurgie; un musée créé dans le même but par la régence, et composé de collections d'ornithologie, d'entomologie et de conchyologie; une bibliothèque publique renfermant 12,500 volumes, et formée il y a une quarantaine d'années; une académie de dessin et de peinture. Il y a aussi à Mons un parc, mais de peu d'étendue. Cette ville est la patrie du célèbre compositeur Roland de Lattre (Orlandus Lassus), né en 1520, mort en 1593; et de Jean-Bonaventure Dumont, comte de Gages.

Les casernes de la capitale du Hainaut sont en grand



INTÉRIEUR DE Ste VAUDRU A MONS

nombre : la plus belle peut contenir 1,600 hommes d'infanterie. Une nouvelle caserne de cavalerie a été bâtie récemment.

La ville de Mons est peu manufacturière et peu commerçante : des salines et des savonneries sont à peu près les seules fabriques qu'on y voie fleurir. Elle est plutôt habitée par des propriétaires et des détaillants. Mais la contrée aux alentours est animée par de nombreuses usines, et cette circonstance réagit sur la ville. Mons est en communication avec Tournai par le canal de Pommerœul à Antoing ; avec Condé, par celui qui porte le nom de cette ville. Elle est située au milieu d'un riche bassin houiller, qui s'étend depuis Quiévrain jusqu'à Morlanwelz, se reliant d'une part au bassin français d'Anzin et de Valenciennes, de l'autre au bassin de Charleroi. On y trouvait, en 1838, soixante-neuf mines, dont cinquante-trois étaient exploitées. Les machines à vapeur y étaient au nombre de cent quatre-vingt-treize, savoir : quatre-vingt-dix-sept servant à l'extraction de la houille, trente-huit à l'épuisement des mines, et quarante-huit à l'approfondissement de nouveaux puits ; outre ces moyens puissants, empruntés aux découvertes modernes et présentant une force totale équivalant à celle de 8,014 chevaux, on s'y sert encore de machines à molettes, de treuils, etc. Le nombre d'ouvriers employés dans les exploitations charbonnières montait à 16,896, et la quantité de houille extraite à 1,691,549 tonneaux de mille kilogrammes, d'une valeur globale de quinze millions de francs environ. Les productions du bassin de Mons s'écoulent principalement vers les Flandres, par le canal d'Antoing, et vers la France, par le canal de Condé, l'Escaut supérieur et le canal de Saint-Quentin.

Les houilles sont de différentes qualités, depuis la maigre que l'on recherche pour certaines usines, jusqu'à la houille grasse ou collante, dite *de fine forge,* qui est préférée par les maréchaux, les ferronniers, etc. Le centre du bassin se trouve sous la montagne dite du Flénu, dans les communes de Jemmapes et de Cuesmes. Les charbonnages de ce canton sont, à ce qu'il paraît, connus depuis une haute antiquité, et ce sont eux qui firent donner à une partie du pays des Nerviens le nom de *Forêt charbonnière* (*Carbonaria Sylva*), qui se perdit vers le x^e^ siècle. Les principaux d'entre eux se trouvent entre Mons et Saint-Ghislain, à proximité de la Haine, du canal de Condé et du chemin de fer du Midi. Ils donnent de l'activité et de la vie aux villages de *Cuesmes* (2,800 h.), *Quaregnon* (4,700 h.), *Jemmapes* (5,000 h.), *Hornu* (5,750 h.), *Wasmes* (6,000 h.), *Pâturages* (7,000 h.), *Frameries* (9,000 h.) et *Dour* (6,250 h.). Ce canton est connu sous le nom de *Borinage*.

C'est à Jemmapes que les républicains français firent pour la première fois, le 6 novembre 1792, la conquête de la Belgique. Commandés par le général Dumouriez, ils attaquèrent l'armée autrichienne, et après une sanglante bataille, dans laquelle se distinguèrent le général Dampierre et le roi Louis-Philippe, alors duc de Chartres, ils se rendirent maîtres de presque toutes les villes du pays, la plupart d'entre elles ayant été démantelées par ordre de Joseph II. A *Ciply,* on voit une vaste grotte, qui s'est formée dans un banc de calcaire et qu'on appelle vulgairement *le trou des Sarrasins ;* elle consiste en une suite de salles et de galeries, ornées de cristallisations. Hornu, où, selon la tradition, les comtes de Hainaut rendaient la justice sous des chênes séculaires, montre avec orgueil l'immense éta-

blissement de Mme Desgorges-Legrand. Après de longs efforts, le mari de cette dame était parvenu à faire prospérer son usine. Pour l'embellir et fixer ses ouvriers auprès de lui, il fit bâtir, en 1824, deux cents petites maisons, qu'il loua à des prix modiques ; il fit aussi les frais de construction d'une école, et créa ainsi un nouveau village, dont la situation est des plus pittoresques.

A Wasmes, la tradition conserve le souvenir de la lutte de Gilles de Chin, chambellan du comte Baudouin IV, contre un dragon qui désolait la contrée. Ce seigneur s'était déjà illustré en Syrie, en perçant de sa lance un lion furieux. Après avoir habitué ses chevaux et ses chiens à lutter contre une figure ressemblant au monstre, il le combattit et le tua. En commémoration de cet événement, il se fait encore à Wasmes une procession tous les ans, le mardi après la Pentecôte. Le *lumeçon*, cet accompagnement obligé de la fête de Mons, rappelle aussi ce combat célèbre.

Près de Hornu est la petite ville de *Saint-Ghislain* (1,900 h.), qui doit ses commencements à celui dont elle porte le nom. Il y vint vivre dans la solitude et y fonda, en 639, un monastère qui fut doté par le roi Dagobert. Une ville se forma par la suite à proximité du cloître. Elle fut fortifiée et assiégée par les Français chaque fois qu'ils envahirent la Belgique. Un peu plus loin est le village de *Boussu* (3,300 h.), dont le magnifique château moderne est la propriété du duc de Caraman. Il ne reste plus que peu de débris du manoir construit en 1539 sous la direction de Jacques de Breuck le vieux, mais la chapelle seigneuriale, attenante à la paroisse, renferme encore un beau mausolée, contenant les restes de Jean de Hennin et d'Anne de Bourgogne, sa femme, morte en 1551. Sur

ce tombeau est représenté un squelette en pierre blanche, dont le travail est d'une exactitude anatomique bien rare à cette époque. La dernière localité vers la frontière de France est *Quiévrain* (2,250 h.), petite ville peu importante.

A l'est de Mons on doit visiter le *mont Panisel, Havré*, sur la Haine, bel et vaste château, bâti en 1603, domaine du duc de Croy-Havré ; l'église paroissiale contient les sépulcres de plusieurs seigneurs de cette famille, qui furent revêtus de hautes dignités à la cour de nos souverains. *Boussoit* appartient encore aux descendants du comte de Gages. *Binche* (5,130 h.), petite et jolie ville, est située au milieu de sites charmants, près de la chaussée Brunehault, qui conduit de Bavai à Maestricht. Elle fut fortifiée en 1110 par le comte Baudouin le Bâtisseur, et depuis elle forma d'ordinaire la dot des filles aînées des souverains du Hainaut. Il y avait un palais que la reine Marie de Hongrie fit rebâtir par de Breuck le vieux, où elle donna des fêtes d'une somptuosité sans égale, et qui fut incendié en 1554 par l'armée de Henri II, roi de France. A quelque distance vers le nord, cette princesse avait fait bâtir, sous la direction de l'architecte que nous venons de nommer, une villa qu'elle nomma *Marimont*, et qui essuya le même sort. Marimont, réparé et habité par l'archiduc Albert et l'infante Isabelle, fut détruit une seconde fois, à la fin du siècle dernier, par les troupes françaises. Il n'en reste plus aujourd'hui que quelques débris. Aux environs, on trouve *Waudrez*, existant au temps des Romains sous le nom de *Vodgoriacum ; Bruille*, dépendance de cette commune et lieu de naissance du comte de Clerfayt, un des plus braves généraux qu'ait produits un pays fécond en braves, né en 1733, mort à Vienne en 1798 ; les *Es-*

tinnes, jadis *Leptines*. Les rois de France de la race des Carlovingiens eurent en cet endroit un palais où se tinrent deux conciles, l'un en 743, l'autre en 756.

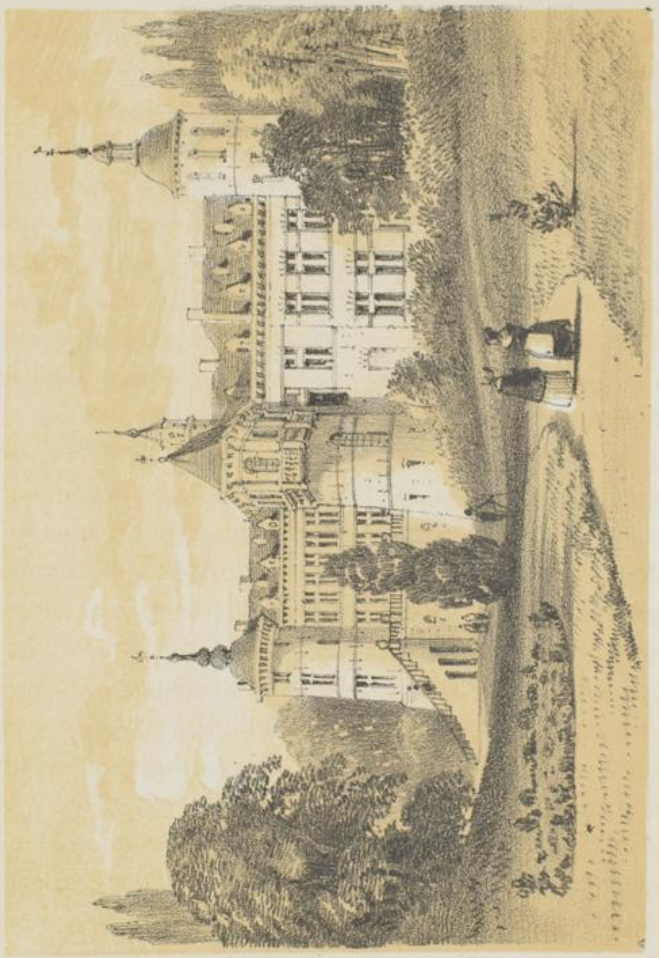
Au nord d'Havré est le bourg de *Rœulx* (2,650 hab.). Le prince de Croy-Solre, dont les ancêtres ont acquis en 1440 cette seigneurie, érigée en comté en 1530, y possède une magnifique résidence. La façade principale, percée de 72 fenêtres, a été rebâtie en 1760; le côté opposé est beaucoup plus ancien. Un parc, des drèves, des pelouses, des îles, des étangs, embellissent les alentours de ce séjour féodal. Saint Feuillen fut assassiné en ce lieu en 655 ou 658, et une église, transformée plus tard en abbaye, s'y éleva en son honneur.

Plus près de la frontière du Brabant, on rencontre *Seneffe*, dont le beau château moderne a été bâti en 1760 par M. de Pestre. Le prince de Condé et le prince d'Orange Guillaume III se sont livré en ce lieu un combat sanglant et peu décisif (1674). A quelque distance on rencontre le chemin de fer, section de Braine-le-Comte à Namur, et le canal de Bruxelles à Charleroi. Ce dernier passe sous le tunnel de Godarville pour traverser les hauteurs qui séparent les vallées de la Senne et du Piéton. Il suit ensuite le Piéton et le canal de Charleroi pour gagner les bords de la Sambre, qu'il longe jusqu'à Namur, en parcourant un pays qui offre à chaque pas des sites pittoresques. Dans la vallée du Piéton, on remarque le vieux manoir de *Trazegnies*, érigé en marquisat en 1614, situé sur une hauteur d'où la vue plane sur de magnifiques jardins. Deux tournois célèbres y ont eu lieu, en 1170 et en 1250. Dans le premier commença la longue inimitié de Henri I^er^, dit le Guerroyeur, duc de Brabant, et de Baudouin V, comte de Hainaut. Dans le second périt

Guillaume de Dampierre, fils aîné de la comtesse de Flandre, victime, selon l'opinion commune, de la haine que lui portaient les d'Avesnes, ses frères utérins. Le château, entièrement renouvelé au XVI^e^ siècle, a été réparé il y a environ vingt-cinq ans ; il a conservé ses hautes tourelles, à flèches surmontées de girouettes; mais les fossés qui l'entouraient et le pont-levis de la porte d'entrée ont disparu. L'église du lieu renferme de superbes mausolées. Vers l'est s'étend la magnifique plaine de *Fleurus*, dans laquelle se sont si souvent combattues des armées. En 1662, le comte de Mansfeld y fut défait par le général espagnol Gonzalez; en 1690, le duc de Luxembourg y vainquit le prince de Waldeck, commandant les alliés ; en 1794, le général Jourdan, à la tête des républicains français, y défit l'armée autrichienne; enfin, en 1815, l'empereur Napoléon y vainquit l'armée prussienne commandée par le maréchal Blücher.

Plus loin, sur la route de Bruxelles à Charleroi, sont : *Gosselies* (4,560 hab.), bourg populeux et animé ; *Jumet* (8,000 hab.), plus considérable encore que le précédent ; *Lodelinsart*, trois localités remarquables par leurs usines : houillères, verreries, clouteries, etc. ; on compte à Jumet sept verreries et six à Lodelinsart. Le railway arrive à Charleroi par *Monceau-sur-Sambre*, dont le beau château, autrefois annexe du pays de Liége et propriété des Hamal et des Gavres, s'élève dans un site admirable.

Charleroi (6,150 hab.) est la plus moderne des cités de la Belgique, car elle ne date que de 1666. C'était à cette époque un modeste village du comté de Namur appelé Charnoy. Le comte de Castel-Rodrigo le fit entourer de murs pour couvrir le pays de ce côté, mais l'année sui-



CHATEAU DE TRAZEGNIES (HAINAUT.)

vante, se voyant forcé de l'abandonner aux Français, il en fit sauter les fortifications. Celles-ci furent relevées par ordre de Louis XIV, qui ordonna en 1676 la construction de l'entre-ville et de la ville basse, celle-ci située au sud de la rivière sur le territoire de Marcinelle. Depuis, cette forteresse importante a été plusieurs fois attaquée, prise et démantelée. Elle est aujourd'hui mieux fortifiée que jamais.

Les monuments d'une ville aussi récente ne peuvent guère offrir beaucoup d'intérêt. Nous citerons cependant l'église de la ville haute, bâtie en 1781, et celle de la ville basse, autrefois des Capucins, érigée en paroisse en 1801. Les maisons sont en général bien bâties, les rues sont toutes régulières, et les places, surtout celle de la ville haute, offrent un beau coup d'œil.

Charleroi est le centre d'un canton où l'industrie est extrêmement active et qui produit en abondance de la houille et du minerai de fer; les carrières de pierres de taille et de marbre y sont nombreuses, surtout sur les bords de la Sambre. Les charbonnages exploités y étaient en 1838 au nombre de quatre-vingt-deux, qui occupaient 8,345 ouvriers et employaient cent dix-huit machines à vapeur (d'une force totale de 3,197 chevaux), parmi lesquelles quarante-huit servant à l'extraction des produits, vingt à l'épuisement des mines et cinquante à l'approfondissement de nouveaux puits. Les quantités de houille extraites s'élevaient, année moyenne, à 724,359 tonneaux, s'exportant en Brabant par le canal de Charleroi, dans la province de Namur et en France, par la Sambre canalisée.

Les bords de cette rivière sont le principal siége, en Belgique, de la métallurgie du fer; à une époque très-reculée,

le minerai y était déjà travaillé dans des appareils informes, qui firent ensuite place à des fourneaux permanents ; plus tard on surhaussa ces derniers, qui prirent le nom de hauts fourneaux, innovation qui paraît être due à des compatriotes, et dater du XVI^e^ siècle. L'industrie sydérurgique semble avoir décliné, pendant les siècles suivants, dans les Pays-Bas catholiques, tandis qu'elle prenait de jour en jour plus d'extension dans l'évêché de Liége. Depuis cinquante ans, la forgerie belge s'est considérablement améliorée ; l'introduction du mode d'affinage à la comtoise, celle du système de forgerie à l'anglaise, la substitution de la houille au charbon de bois, lui ont donné une grande extension. En 1838 on comptait dans l'arrondissement de Charleroi trente-deux hauts fourneaux, dont huit au charbon de bois et vingt-quatre au coke, sur lesquels il n'y avait en activité que cinq de la première catégorie et neuf de la seconde; ces derniers consomment environ 300,000 tonneaux de houille par an. La production de la fonte, dans tout le Hainaut, s'est élevée, dans la même année 1838, à 45,000 tonneaux, et la fabrication du gros fer à 25,000 tonneaux, d'une valeur approximative de 11,650,000 francs.

L'arrondissement dont nous nous occupons possède encore d'autres sources de richesses dans ses verreries, qui en 1836 étaient au nombre de 23 et occupaient environ 900 ouvriers, et dans ses clouteries, qui emploient une population sept fois plus nombreuse. Ses usines les plus importantes sont celles des sociétés anonymes de Couillet et de Châtelineau et celle de Monceau-sur-Sambre ; la première renferme sept hauts fourneaux, cent soixante fours à coke, trente fours à griller, une forge à l'anglaise ; la se-

CHATEAU DE FONTAINE-L'EVÊQUE (HAINAUT)

conde comprend six hauts fourneaux et quatre-vingt-quinze fours à coke ; la troisième, quatre hauts fourneaux, cent vingt fours à coke, une forge à l'anglaise. Les forges de Marchiennes-au-Pont et de Mont-sur-Marchiennes sont aussi remarquables. Ces vastes établissements s'élèvent au milieu d'une riante vallée, où l'on rencontre à chaque pas des sites admirables. Ici des coteaux fertiles, là un hameau pittoresquement assis sur une hauteur, plus loin un fourneau à la stature colossale, des rochers arides, des bois, frappent tour à tour le regard. Quelquefois l'horizon s'élargit et l'on suit au loin la rivière qui sillonne les prairies de ses eaux argentées. La nuit un spectacle plus imposant se présente à vos yeux : les usines s'illuminent de feux et les lueurs qu'elles projettent donnent un nouveau charme au paysage.

En suivant les bords de la Sambre, on rencontre du côté de Namur *Châtelet* (2,860 hab.), petite ville florissante et bien bâtie ; *Châtelineau*, où l'on remarque un manoir appartenant au duc d'Arenberg et le hameau dit *la Chambre ; Aiseau*, ancienne demeure des princes de Gavre et *Presles*, où les Nerviens périrent au nombre de 60,000 en combattant les légions de César.

En se dirigeant vers la France, on visite : *Marchiennes-au-Pont*, bourg qui fut emmuraillé en 1596, où l'on remarque la place entourée de maisons, et où l'Heure, fatiguée de parcourir des contrées désertes, vient joindre ses eaux à celles de la Sambre ; *Fontaine-l'Évêque*, ancienne dépendance de l'abbaye de Lobbes, longtemps sujet de dispute entre les évêques de Liége et les comtes de Hainaut, réunie définitivement à ce dernier pays en 1757 ; son château, formé de vastes bâtiments ornés de tours, a longtemps appartenu à la famille de Rodeau. Sur le penchant d'une

colline boisée on aperçoit *Alne,* qui montre encore les immenses constructions de son abbaye, incendiée en 1793, ainsi que Lobbes, par la division du général français Charbonnier, lors de la retraite de l'armée de Dumouriez. La ville basse de *Thuin* (4,000 hab.) occupe le bord de la rivière, tandis que la ville haute, à laquelle on ne peut parvenir que par un escalier taillé dans le roc, semble encore commander à la contrée environnante, du haut de son rocher, qui s'élève isolé au milieu de collines boisées. Cette bourgade, qui fut donnée, en 888, avec Lobbes et tous les biens de ce monastère, par le roi Arnoul à l'évêque de Liége Franco, et qui fut fortifiée, en 972, par Notger, un des successeurs de ce prélat, brava en 1654 les attaques d'une armée française commandée par le comte de Duras: le prince de Liége récompensa la valeur des habitants en leur accordant de grands priviléges. *Lobbes,* veuve de son antique et célèbre monastère fondé par saint Landelin au VII^e^ siècle, et de sa magnifique église abbatiale, œuvre d'une hardiesse étonnante, bâtie de 1568 à 1576, montre encore sa vieille église paroissiale, dans laquelle les moines se défendirent contre les Hongrois, au X^e^ siècle. Plus loin on trouve *Merbes-le-Château* et *Solre-sur-Sambre,* dont le château appartient à la famille de Mérode; de hautes tourelles aux portes en ogive, et l'année 1593 marquée sur la façade, attestent l'ancienneté de cette demeure noble.

A l'entrée de la partie du Hainaut qui se prolonge vers le sud entre le département du Nord et la province de Namur, est *Beaumont* (2,064 hab.). La comtesse Richilde y bâtit un château qui dans la suite devint l'apanage ordinaire des fils puînés des comtes, et qui passa vers l'an 1432 à la famille de Croy. Réparé et fortifié en 1549 par Philippe,

duc d'Aerschot, ce château a été brûlé en 1660 par les troupes françaises et miné en 1691 par le roi d'Angleterre, Guillaume d'Orange. Ses restes, composés d'une enceinte de murs et de quelques tours, sont, ainsi que la ville, situés sur une hauteur entourée de sites admirables. Dans le voisinage on trouve *Barbançon,* jadis principauté appartenant à la famille de Ligne. Le château, que Louis XIV avait habité en 1672, a été abattu en 1825 par le propriétaire, M. Simonis, et remplacé par un élégant pavillon. Le village de *Vergnies* se glorifie d'avoir vu naître le compositeur François Gossec, mort en 1829.

Au delà du village de Rance, on entre dans *la Fagne,* région montueuse, presque entièrement couverte de bois et sillonnée de nombreux cours d'eau, qui roulent leurs eaux dans des encaissements profonds. Les villages et les habitations y sont fort clair-semés. Le seul lieu remarquable est *Chimay* (2,900 hab.), située dans une vallée arrosée par l'Eau-Blanche, à onze lieues au sud de Charleroi. Au milieu de ce beau bourg s'élève le château, situé sur un rocher de 50 pieds de haut et entouré de précipices. Érigée au XV^e^ siècle en comté, puis en principauté, en faveur d'une branche des Croy, la terre de Chimay appartient aujourd'hui aux Riquet de Caraman, descendants de l'homme auquel la France doit le superbe canal de Languedoc. Dans l'église paroissiale est enterré Froissard, le célèbre chroniqueur du XIV^e^ siècle. La commune de Chimay est de beaucoup la plus grande du royaume. Elle ne comprend pas moins de 12,692 hectares. Près de Chimay est situé l'étang de *Virelles,* qui n'a pas, je crois, son égal en Belgique. Son étendue est d'environ 100 bonniers.

Toute la contrée qui environne Beaumont et Chimay,

ainsi que la partie voisine du comté de Namur, est rarement visitée, même par les habitants du royaume. Ceux qui parcourent les bords pittoresques et animés de la Sambre se hasardent difficilement dans les bois de la Fagne et de la Thiérache. Ils y trouveraient cependant assez de sites remarquables pour se dédommager d'une excursion de quelques lieues.